

CONFERENCE SUR LES ZOUAVES PONTIFICAUX SAVOYARDS (1860 - 1870)

Mesdames et Messieurs, bonsoir !

Le thème de ce soir est un peu particulier, et son intérêt par rapport à la Savoie peut même paraître marginal, étant donné le peu de Savoyards qui ont été concernés.

Des « zouaves pontificaux » : qu'est-ce que cela veut dire ? La formule semble incongrue, tant l'idée de « zouave » est attachée à la colonisation française, et plus particulièrement à l'Afrique du nord. Le terme même, entré dans notre lexique à travers quelques expressions populaires (« faire le zouave », etc.), fait volontiers sourire. Alors, à quel titre le Saint-Siège a-t-il eu ses « zouaves » ? Ne serait-ce pas encore un élément de folklore comme le sont les gardes Suisses ?

Nous verrons que la réalité est moins souriante et moins folklorique qu'il n'y paraît au premier abord. Nous verrons que la création d'un corps de zouaves répond à une urgence dans le contexte politique agité de l'Italie du milieu du XIX^e siècle. Nous tenterons de comprendre, malgré le petit nombre de Savoyards engagés dans ce corps à l'existence limitée dans le temps (1860 - 1870), l'origine et les modalités de l'implication de l'ancien duché de Savoie dans les événements qui ont conduit à son rattachement à la France.

Mon exposé a pour but d'expliquer pourquoi on a créé un corps de zouaves pontificaux, de montrer qui ils sont, et enfin de rappeler ce qu'ils ont fait.

1^{ère} partie : Pourquoi le pape Pie IX a-t-il besoin d'une armée plus forte en 1860 ? Qui sont ces zouaves pontificaux ?

Quelques rappels sur l'histoire des Etats pontificaux (voir carte 1)

C'est Pépin le Bref, le père de Charlemagne qui, en 754, fait don au pape Etienne II d'un territoire qu'on va appeler le Patrimoine de saint Pierre. Ce territoire comprend à l'origine le Latium, l'Ombrie, la Romagne et les Marches. Assez vite, la Romagne va se détacher de la tutelle papale, mais à partir du XVI^e siècle, la papauté récupère cette région.

Vient le temps de la Révolution française, dont l'exemple fait tâche d'huile. En 1799, une république romaine est instaurée durant quelques mois. Puis, enragé par la résistance de Pie VII à ses dictats, Napoléon emprisonne le souverain pontife en 1809 et annexe ses Etats. A la chute de l'empereur cinq ans plus tard, Pie VII retourne régner à Rome. Jusqu'en 1848, l'Etat pontifical ne subit plus aucune atteinte, mais en cette année de révolutions, le nouveau pape, Pie IX, est chassé de Rome, où la république est proclamée. Finalement, tout rentre dans l'ordre, mais la montée du nationalisme fait peser une menace certaine pour l'avenir, d'autant qu'apparaît un audacieux aventurier, Garibaldi, de plus en plus populaire. Ce hardi chef de bande ne cache pas sa haine de l'Eglise et son désir de faire de Rome la capitale de la nouvelle Italie.

La montée du nationalisme italien (voir carte 1)

En 1859, outre le territoire pontifical, la péninsule comprend six Etats : les trois royaumes de Naples, de Lombardie-Vénétie, et de Piémont-Sardaigne ; le grand-duché de Toscane ; et les deux duchés de Parme et de Modène. Hormis le Piémont-Sardaigne (sous le sceptre des Savoie), tous ces Etats sont partagés entre deux dynasties étrangères : les Bourbon (à Naples et Parme) et les Habsbourg (les autres Etats).

L'idée d'une unification de la péninsule se développe à partir de la Révolution française. Au cours du XIX^e siècle, cette idée a la faveur d'hommes opposés à toute forme de société monarchique et cléricale : les futurs carbonari. Plus tard, son porte-parole sera l'écrivain républicain Mazzini (1805 - 1872). Tous refusent non seulement la présence autrichienne, mais aussi l'ordre et les valeurs qu'incarne l'Autriche, garante d'une alliance du trône et de l'autel, gardienne d'une société ultraconservatrice.

C'est à la Maison de Savoie qu'il a appartenu de réaliser ce rêve d'une Italie « une et indivisible ». Charles-Albert, mal préparé, avait succombé en 1849 en se faisant le champion d'une cause alors mal assurée. Dix ans plus tard, son successeur parviendra à chasser les Autrichiens de Lombardie, et avec eux les dynastes satellites encore existants.

Les années 1859 - 1861

Sûrs de l'appui de Napoléon III, Victor-Emmanuel II et Cavour passent à l'action en 1859. En deux mois (mai et juin), les Autrichiens sont battus. Là encore, les Français ont en mémoire les noms de Magenta et de Solferino.

Pendant ce temps, le reste de la péninsule s'embrase : les petits souverains sont chassés par leurs peuples, Bologne proclame son rattachement au Piémont, Pérouse se révolte. Tout au sud, Garibaldi s'empare de la Sicile (mai 1860), puis du reste du royaume de Naples. En septembre 1860, les troupes piémontaises traversent la partie nord des Etats pontificaux pour prendre possession du royaume napolitain. L'armée pontificale se fait battre devant Castelfidardo. Pie IX est obligé de céder plus des deux tiers de ses Etats. Il ne lui reste plus que le Latium, c'est-à-dire la région de Rome.

Le 18 février 1861, les députés de toutes les parties « libérées » de l'Italie proclament à Turin la naissance du royaume d'Italie. Florence en devient la capitale provisoire, en attendant la prise de Rome. Toute l'Italie est réunie, sauf Venise (donnée en 1866), et Rome !

La question romaine (voir carte 2)

Reste à régler l'épineuse question romaine ! Le Pape est le Pape, c'est-à-dire non seulement le chef d'un Etat qui occupe le cœur de la péninsule, mais encore le chef de l'Eglise catholique, dont l'autorité spirituelle est reconnue sur la moitié de la chrétienté. Pour des millions d'Européens et d'Américains de l'époque, Pie IX est le vicaire du Christ, l'intouchable représentant de Dieu sur terre. Et même si les Italiens veulent que Rome devienne la capitale de « la grande patrie », les consciences sont partagées ou troublées. Victor-Emmanuel II doit composer avec l'opinion internationale autant qu'avec celle de son nouveau royaume. La France de Napoléon III est majoritairement opposée à une annexion du Patrimoine de Saint-Pierre à l'Italie qu'elle a pourtant contribué à faire naître. D'où des attermoissements et des pressions sournoises qui ne prendront fin qu'au moment où la France aura retiré les troupes qu'elle a mis au service du Saint-Siège pour garantir son intégrité.

Le rôle déterminant de Xavier de Mérode

C'est alors qu'apparaît le comte Xavier de Mérode, un aristocrate belge né en 1820. D'abord soldat, cet homme énergique sert dans l'armée française en Algérie, où il a l'occasion d'apprécier les qualités du légendaire général de Lamoricière, le dernier vainqueur d'Abd-el-Kader. Voulant ensuite devenir prêtre, Xavier de Mérode fait des études à Rome. En 1859, il convainc Pie IX de la nécessité de réformer son armée. C'est lui qui, au début du printemps de l'année 1860, lance un appel au monde entier pour sauver le temporel pontifical. Il est d'ailleurs nommé pro-ministre des Armes, et fait venir à Rome Lamoricière pour commander l'armée pontificale. Le général français arrive à Ancône le 27 mars 1860, et se présente devant Pie IX le 2 avril suivant.

Arrivée de Lamoricière et des premiers volontaires

Au début de l'année 1860, l'armée du Pape est constituée de 6.600 hommes mal entraînés, mal équipés et peu disciplinés. Son moral est au plus bas depuis l'évacuation de la Romagne l'année précédente. Lamoricière inspecte d'abord les troupes restées à Rome, puis se rend à Pérouse (12 avril), et part dans les Apennins pour y créer un camp d'instruction, qu'il confie à un jeune et brillant officier français, le général de Pimodan. Un nouvel état-major est mis en place, comprenant **un Savoyard, le comte de Mortillet**.

A partir du mois d'avril, Rome voit affluer de nombreux volontaires de toute l'Europe : 5.000 Autrichiens, qui formeront cinq bataillons de bersagliers, 3.000 Suisses, qui renforceront les régiments étrangers, et 800 Irlandais, qui feront le bataillon de Saint-Patrick. Presque tous sont de milieu populaire, mais l'aristocratie catholique se mobilise. Au début du mois de mai arrive un homme qui va jouer un très grand rôle dans les zouaves, et dont le nom et la parenté sont tout un symbole : Athanase de Charette, petit-neveu d'un héros de la Chouannerie vendéenne, mais aussi petit-fils de Charles X et neveu du comte de Chambord. Il est vrai que le recrutement des soldats du Pape trouve un large écho dans les milieux légitimistes, et Napoléon III le reprochera à Pie IX. Pour ne pas être en reste, l'empereur favorisera en 1866 la levée d'une légion française de volontaires (la légion d'Antibes), afin de contrebalancer à Rome la prépondérance des royalistes ¹.

Quoi qu'il en soit, à peine arrivé, Charette est nommé capitaine du premier noyau de volontaires francophones (des Belges et des Français). S'étoffant au fil des semaines, ce petit groupe devient vite **le bataillon des tirailleurs pontificaux**, surnommés « les volontaires franco-belges ». A la suite d'une réforme, cette unité devient **le bataillon des zouaves pontificaux** le 1^{er} janvier 1861, en attendant de devenir **le régiment des zouaves pontificaux** le 1^{er} janvier 1867.

Une armée pontificale plus forte à partir de 1860

La réforme de 1860 a permis un redressement de l'armée papale, même si, après Castelfidardo, une grande partie des volontaires est retournée dans ses foyers ². La réduction du territoire pontifical et le sentiment que ce dernier est protégé par des unités françaises entraînent une diminution des effectifs jusqu'en 1865. Cependant, même si les besoins en hommes sont moins importants, le gouvernement pontifical reste vigilant. A partir de 1866, après le retrait du corps expéditionnaire français, un effort de recrutement plus intensif est réalisé. On assiste ainsi pour les dernières années à un doublement des effectifs. Ainsi, en octobre 1867, l'armée pontificale peut-elle compter en cas de guerre sur 8.000 hommes, chargés de défendre un territoire réduit au Latium. L'élite de cette armée, ce sont les zouaves pontificaux (plus de 2.000 hommes).

¹ Il est possible, et même fort probable, que plusieurs Savoyards aient fait partie de cette formation.

² Le bataillon de Saint-Patrick, les bersagliers autrichiens disparaissent après 1860.

Carte 1 : l'Italie en 1859 - 1860



Carte 2 : l'Italie entre 1861 et 1870



Illustration 1 : les grandes figures liées à la question romaine



Pie IX



Garibaldi



Victor-Emmanuel II



Napoléon III



Général de Lamoricière



Général de Pimodan (tué à Castelfidardo)



Lieutenant-colonel Athanase de Charette



Général Kanzler, ministre des Armes

2nde partie : les tirailleurs et les zouaves pontificaux savoyards

Une trentaine d'hommes d'origine savoyarde ont servi Pie IX entre 1860 et 1870. Il y a tout d'abord quatre officiers gentilshommes, déjà au service du Saint-Siège depuis 1854 ou 1856. Il y a ensuite les volontaires engagés comme hommes du rang : soit 26 hommes enregistrés sur les registres de matricules. 25 d'entre eux sont nés dans les deux départements savoyards. J'ai ajouté un Français issu une vieille famille savoyarde, le fils du comte Curial.

Origine géographique (voir tableau 1)

Le tableau n° 1 donne la nomenclature des tirailleurs et des zouaves Savoyards, qu'ils soient officiers ou hommes du rang. D'où viennent ces « soldats du Pape » ? Un examen des lieux de naissance ³ montre que l'engagement est un phénomène qui concerne davantage des jeunes gens nés dans des villes. Annecy est le berceau du plus gros groupe (neuf), presque le double de Chambéry (cinq). Une troisième ville, Moûtiers, en a vu naître trois. On peut remarquer que ces villes sont aussi des sièges épiscopaux. Seulement un tiers des futurs zouaves sont nés dans des communes rurales. Cependant, le lieu de naissance n'est qu'un indicatif relatif de l'origine géographique. Ainsi, l'Annécien Edouard Billiet appartient à une famille rurale de Tarentaise, et son cas n'est pas isolé.

Si on considère la répartition géographique des familles de zouaves, on peut dire que l'engagement a touché la Savoie du nord au sud, de Nernier à Bourg-Saint-Maurice. Pourtant, la répartition n'est pas égale. Le Chablais, le Faucigny et la Maurienne ne sont guère représentés. La Savoie propre l'est un peu plus, mais c'est dans le Genevois que l'on trouve le plus grand « vivier » de volontaires. La Tarentaise figure dignement, avec une vieille famille moûtieraine et des lignées anciennement établies sur tout le territoire de l'ancien archidiocèse, de Sainte-Foy à Pallud. Nous présenterons ces Tarins un peu plus loin.

La liste de nos zouaves fait aussi apparaître des noms « exogènes » qui témoignent de l'existence d'une véritable immigration à cette époque. Ce phénomène est curieusement repérable même dans cet épisode si marginal des zouaves du Pape. Pour trois d'entre eux, l'immigration remonte à leur père, pour un autre elle concerne son aïeul. On trouve ainsi le petit-fils d'un Slovaque, et les fils d'un Toscan, d'un Suisse (ou Allemand ?), et d'un Genevois aux ascendances germaniques et alémaniques. A rebours, si Henri Curial est bien le petit-fils d'un Savoyard authentique, sa mère et sa grand-mère paternelle sont Françaises, et lui-même n'est même pas né en Savoie.

³ Je laisse de côté Paris, lieu de naissance d'Henri Curial.

Origine sociale

Ce qui frappe, c'est la grande diversité des milieux dont ces volontaires sont issus. A cet égard, on peut remarquer qu'il n'y a pas de milieux plus concernés que d'autres. L'ensemble de nos zouaves reflète la totalité de la société, on peut les classer en quatre groupes.

Les nobles et les notables

L'aristocratie, défenseur traditionnel de la chrétienté, est évidemment surreprésentée, avec un tiers du groupe. A un degré bien inférieur, Jules Bourbon représente le monde des notables urbains. Son père est un avocat réputé, attaché au Sénat de Savoie.

La petite bourgeoisie locale (fonctionnaires et commerçants)

Au-dessous de ces notables, on trouve la petite bourgeoisie commerçante et les fonctionnaires subalternes (une grosse dizaine d'individus). Parmi les pères des zouaves, on relève un commissaire de police, un employé au tabellion, un professeur, un secrétaire de l'intendance, un percepteur. Du côté de l'artisanat, on repère un relieur, un tailleur, un barbier, un boulanger et un aubergiste.

La paysannerie

A première vue, huit zouaves ont des origines paysannes. Il faut cependant tenir compte des ruraux transplantés. Les Billiet, venus des Chapelles, ont vécu à Chambéry et à Annecy ; les Anxionnaz ont quitté Bourg-Saint-Maurice pour Nîmes. Dans un cas, le passage du milieu rural au milieu urbain traduit une certaine ascension sociale, et dans le second une certaine difficulté économique.

Le monde ouvrier

Enfin, le recrutement des zouaves pontificaux a concerné au moins quatre familles du monde ouvrier. Pierre Mugnier et Guillaume List sont fils de maçons, Joseph Picollet fils d'un jardinier ; les Bellochovique sont ouvriers dans l'industrie (textile). On peut ajouter à ces noms le charpentier Salomon, parce que je n'ai pu déterminer s'il travaillait à son compte ou s'il était salarié.

Tableau 1 : l'origine géographique et sociale des zouaves

<i>Zouaves/Tirailleurs</i>	<i>Lieu de naissance</i>	<i>Date de naissance</i>	<i>Origine du côté paternel</i>	<i>Origine du côté maternel</i>	<i>Profession du père</i>
<i>Vital ANXIONNAZ</i>	Bourg-St-Maurice	1839	Tarentaise	Tarentaise	cultivateur
<i>Joseph BAILLY</i>	Chambéry	1851	Savoie propre	Savoie propre	professeur
<i>Pierre BARDET</i>	Annecy	1830	Genevois	Genevois	fonctionnaire
<i>Louis BELLET</i>	Beaune	1840	Maurienne	Maurienne	cultivateur
<i>Nicolas BELLOCHOVIC, alias CHEVIQUE</i>	Annecy	1851	Slovaquie	Genevois	imprimeur, ouvrier
<i>Edouard BILLIET</i>	Annecy	1845	Tarentaise	Tarentaise	fonctionnaire
<i>Victor BOCCARD</i>	Nernier	1848	Chablais	Faucigny	cultivateur
<i>Jules BOURBON</i>	Chambéry	1849	Petit Bugey	Savoie propre	avocat
<i>Philibert BOUVIER d'YVOIRE</i>	Loëx	1836	Chablais	Faucigny	noble
<i>Pierre BRISON</i>	Bonvillard ?	1849 ?	Maurienne	Maurienne ?	cultivateur ?
<i>Louis de CHILLAZ de THOYRE</i>	La Roche-sur-Foron	1829	Faucigny	Faucigny	noble
<i>Joseph de CORDON</i>	Yenne	1836	Bugey	Faucigny	noble
<i>Paul COSTA de BEAUREGARD</i>	Chambéry	1839	Savoie propre	France	noble, homme politique
<i>Henri CURIAL</i>	Paris	1835	Savoie propre	France	noble
<i>Michel DIMIER</i>	Villette	1843	Tarentaise	Tarentaise	cultivateur
<i>Antoine DURANDARD</i>	Moûtiers	1847	Tarentaise	Tarentaise	barbier
<i>Joseph FONTANA</i>	Chambéry	1825	Toscane	Savoie propre	relieur
<i>Marie FLETY (FETY ?)</i>	Tournon ?	1850 ?	Tarentaise ?	Tarentaise ?	cultivateur ?
<i>François HERMANN</i>	Chambéry	1841	pays germanique	Savoie propre	tailleur
<i>Philibert HODOYER</i>	Moûtiers	1849	Tarentaise	Tarentaise	percepteur
<i>François JANCE</i>	Annecy	1851	Petit-Bugey	Genevois	commissaire de police
<i>Guillaume LIST</i>	Annecy	1851	Allemagne & Suisse	Genevois	maçon
<i>Joseph de MAGNY</i>	Reignier	1832	Genevois	Genevois	noble
<i>Pierre MUGNIER</i>	Annecy	1851	Genevois	Genevois	maçon
<i>Louis PAVY</i>	Annecy	1834	Genevois	Genevois	aubergiste
<i>Joseph PICOLLET</i>	Moûtiers	1850	Savoie propre	Tarentaise	jardinier
<i>Marie RICHARD</i>	Les Marches	1848	Savoie propre	Savoie propre	cultivateur
<i>Marie ROCHE</i>	Pallud	1846	Tarentaise	Tarentaise	cultivateur
<i>François SALOMON</i>	Annecy	1852	Genevois	Genevois	charpentier
<i>Paul VEUILLAND</i>	Annecy	1835	Genevois	Genevois	boulangier

Présentation des zouaves pontificaux de Tarentaise

Huit zouaves pontificaux ont (au moins en partie) une origine tarine, et sont nés (sauf un) en Tarentaise. J'entends la Tarentaise au sens large, c'est-à-dire comprise dans les limites de l'ancien archidiocèse, qui allait jusqu'à Marthod (aux portes d'Ugine) en direction d'Annecy, et jusqu'à Saint-Vital et Cléry dans la Combe de Savoie.

Huit noms, c'est un peu moins d'un tiers du groupe savoyard, et c'est donc une proportion très honorable pour notre province. Je rappelle les noms de ces zouaves :

- Vital ANXIONNAZ, de Bourg-Saint-Maurice
- Edouard BILLIET, né à Annecy d'une famille des Chapelles
- Michel DIMIER, né à Villette
- Antoine DURANDARD, né à Moûtiers
- Marie FLETY (FETY ?), né à Tournon (?)
- Philibert HODOYER, né à Moûtiers
- Joseph PICOLLET, né à Moûtiers
- Marie ROCHE, né à Pallud

La plupart descendent de familles paysannes, et certains appartiennent encore au monde rural (Michel Dimier et Marie Roche). Seul, Antoine Durandard descend d'une famille citadine (moûtiéraine) de longue date.

Vital ANXIONNAZ

Vital Anxionnaz est né à Bourg-Saint-Maurice, sans doute au village des Arpettes, comme son père Gaspard. Les Anxionnaz sont l'une des familles anciennes de cette commune, où elle est présente et déjà nombreuse en 1561. Gaspard a eu quatre enfants d'une première épouse, Marie Antoinette Grand, dont une fille entrée dans les ordres. Remarié avec Marie Anne Usannaz, il a eu sept enfants de ce lit, dont le futur zouave. Longtemps cultivateur, il émigre à Nîmes avec les siens vers 1860. Engagé dans les zouaves en 1867, Vital est libéré un an plus tard. Attiré par la vie religieuse, il fait sa profession chez les franciscains en 1890, et entre au couvent de Saint-Sauveur de Jérusalem. Apparemment très pieuse, la famille Anxionnaz a donné plusieurs prêtres et religieux jusqu'à nos jours. Un cousin de Vital, Pierre Antoine, a longtemps été curé en Guyane française, où il est décédé en 1897. François, né à Bourg en 1841 et décédé en 1893, a été prêtre à la Réunion. Un autre prêtre a conduit avec l'abbé Lassiaz le premier départ du Havre des sœurs Saint-Joseph de Moûtiers au Brésil (juin 1896). La famille Usannaz, également présente à Bourg-Saint-Maurice en 1561, a donné un prêtre au XVIII^e siècle : Jean Maurice, successivement vicaire de Tignes (1733) et de la Côte-d'Aime (1737).

Edouard BILLIET

Edouard Billiet doit au hasard d'être né Annecy, son père y étant alors en poste. En réalité, sa famille paternelle vient du village des Chapelles, en Haute Tarentaise. Le nom de Billiet s'est illustré au XIX^e siècle avec la figure imposante d'un cardinal archevêque de Chambéry, remarquable administrateur et promoteur actif du rattachement de la Savoie à la France. Ce prélat n'est autre que le grand-oncle du zouave pontifical. Maurice Gaspard Billiet, père du zouave et neveu du cardinal, est entré dans l'administration des Domaines en 1838, et il a fini sa carrière comme receveur de l'Enregistrement. Retiré à Saint-Jeoire en 1864, il est nommé maire de cette commune. Il a épousé une demoiselle Borrel, issue elle aussi d'une vieille lignée tarine, de Sainte-Foy, apparentée de très près à un érudit local, l'abbé Borrel (1846 - 1924), président de l'académie de la Val d'Isère. Quant à son fils Edouard, engagé dans les zouaves, il se distingue durant la campagne de France en 1870 - 1871. Il se marie ensuite à Rennes avec la fille d'un maître d'hôtel, et va demeurer rentier à Passy près de Paris.

Michel DIMIER-VALLET

Michel Dimier-Vallet, né à Villette en 1843, est le fils d'André, cultivateur, et de Joséphe Joriz, d'une famille de Hautecour. La famille Dimier-Vallet est l'une de celles que l'on trouve à Villette en 1561. Apparemment très pieuse, elle compte deux prêtres au XVIII^e siècle : François, prêtre de St-Pierre de Moûtiers en 1746, maître de musique l'année suivante, sous-pénitencier en 1758, curé de Petit-Cœur en 1759 ; et autre François, chanoine de la cathédrale de Moûtiers en 1759, mort en 1795. Les Dimier-Vallette sont une des grandes branches de la famille Dimier, à laquelle appartient le célèbre historien de l'art, Louis Dimier, l'un des penseurs de l'Action française au début du XX^e siècle. Quant à Michel, engagé dans les zouaves en juin 1868 et libéré en mai 1869, il retourne à Villette, où il est cultivateur. Marié en 1876 avec une Vial de Villette, puis en 1898 avec une Traissard de Montgirod, il est décédé à Villette en mai 1936, certainement le doyen des anciens zouaves.

Antoine DURANDARD

La famille Durandard compte parmi les principales de Moûtiers dès la fin du XV^e siècle. Plusieurs de ses membres ont occupé des charges importantes : entre 1591 et 1663, trois d'entre eux ont été procureurs fiscaux pour la Tarentaise (et la Maurienne). Après l'invasion française de 1792 figure Jean Marie Durandard, ambitieux homme de loi qui sera député durant le Premier Empire. Cette famille de Moûtiers se divisera en plusieurs branches. La branche aînée restée bourgeoise, s'est distinguée avec Maurice Antoine, longtemps secrétaire de l'Académie de la Val d'Isère. La branche cadette, établie d'abord dans la commune de Le Bois près d'Aigueblanche, a formé plusieurs rameaux. C'est à cette branche, appauvrie, qu'appartient le zouave pontifical, lequel est fils d'un coiffeur de Moûtiers et d'une Guignonnet. Antoine Durandard, qui se distingue à Mentana, est apparemment lié aux milieux conservateurs et, quoique de condition modeste, épouse la nièce du général d'Aurette de Paladines. Stanislas Durandard, son fils, fera carrière comme officier dans l'armée, obtiendra la Légion d'honneur, et sera un historien et un héraldiste connu.

Marie FLETY

Marie FLETY serait né à Tournon en 1850. Je n'ai pu trouver trace ni de sa naissance, ni de sa famille dans la région d'Albertville. Pourtant, il existe une famille du nom de Féty, *alias* Bard-Féty, qui pourrait convenir pour l'état civil de notre zouave. Cette famille se retrouve à Conflans, assez proche de Tournon. Tout ce que l'on sait de Marie Fléty, engagé en décembre 1867 et libéré en janvier 1870, c'est qu'il est mort à Panama en 1889.

Philibert HODOYER

Flavien *Philibert* Hodoyer est né à Moûtiers le jour de Noël 1849. Lorsqu'il s'engage dans les zouaves pontificaux en mars 1866, il a alors seize ans. Présent à la bataille de Mentana, il est promu caporal huit jours plus tard. Après sa libération en 1868, il s'engage dans l'infanterie de marine. En 1877, il part à Paris, où il trouve une place d'employé de commerce. La même année, il se marie dans la capitale. Il est décédé en mai 1886, laissant trois filles. Il est le fils d'Alexandre Hodoyer, d'une vieille famille d'Aigueblanche, et de Marie-Antoinette Ducloz, dont l'ascendance se retrouve aussi dans le bassin d'Aigueblanche. Son père a eu une longue carrière de fonctionnaire : secrétaire au bureau de l'Intendance de Tarentaise à Moûtiers en 1846 - 1850, puis percepteur en cette ville, il a été en poste dans diverses villes de Haute-Savoie (Evian, Saint-Gervais, et enfin à Chamonix en 1868).

Joseph PICOLLET

Joseph Picollet, est né à Moûtiers en novembre 1850. Entré aux zouaves pontificaux en mai 1866, il est nommé caporal en février 1868, et libéré le 15 mai suivant. Durant la campagne de 1867, il se bat Mentana. Je n'ai pu retrouver sa trace après sa libération. L'origine de sa famille paternelle est incertaine. François, le père du zouave, né à Chambéry en 1818, est le fils naturel d'un employé piémontais en poste en cette ville. Sa mère est dite fille d'un « sieur » Picolet, ce qui pourrait indiquer une appartenance à une famille bourgeoise. Il est peu probable qu'il s'agisse de la noble famille des Picollet d'Hermillon, mais je n'ai pu réussir à trouver une personne du nom qui pourrait correspondre à l'aïeul de François. Celui-ci s'établit à Moûtiers, où il exerce le modeste emploi de jardinier. Il épouse en cette ville une fille Vieuge, fille d'un ouvrier aux Salines, d'une famille établie à Feissons-sur-Isère depuis le début du XVII^e siècle.

Marie ROCHE

Marie Joseph Ernest Roche est né à Pallud en 1846, fils de Jacques Marie et de Josèphe Ducret, cultivateurs, tous deux issus de vieilles familles de cette commune. Entré aux zouaves pontificaux en janvier 1868, il est libéré un an plus tard. De retour à Pallud, il est cultivateur avec ses parents. Il épouse à Mercury en janvier 1875 Péronne Jeanne Puret, de cette commune. Le couple semble avoir quitté Pallud peu de temps après le mariage.

La motivation des engagés

La question de la motivation est importante : qu'est-ce qui pousse ces jeunes gens à aller se battre pour le compte de la Papauté ?

Les valeurs de la noblesse savoyarde engagée aux côtés de Pie IX

Servir l'Église est une valeur essentielle pour le petit noyau des aristocrates, par tradition royalistes et catholiques. Ils sont huit à s'être mis au service de Pie IX avant 1860⁴. Outre ces officiers, deux autres nobles vont se manifester à partir de 1860, mais dans des circonstances bien différentes. Il s'agit d'Henri Curial et de Paul Costa de Beauregard, dont l'enrôlement comme simple homme du rang a valeur de symbole. Paul Costa de Beauregard appartient à une famille connue pour son catholicisme militant, mais la démarche personnelle qui l'a conduit à abandonner sa carrière d'officier pour n'être qu'un simple zouave n'est pas la même que ses pairs. Comme pour le très royaliste Henri Curial en 1860, il s'agit pour lui de dépasser les valeurs de classes, de se recentrer sur le sens « chrétien » de son existence. Ils sont les seuls de leur état engagés à partir de 1860, immatriculés comme simples hommes de troupes, renonçant à l'instar d'autres aristocrates européens à toute supériorité sociale, ne demandant qu'à servir sans privilège.

La situation des nobles savoyards est d'ailleurs paradoxale et étrange, puisqu'il s'agit pour eux (sauf Henri Curial), d'affronter un souverain qui était le leur avant 1860. A l'époque de la réunion à la France, une partie d'entre eux opte pour la nationalité italienne, parce qu'ils placent leur fidélité à la Maison de Savoie au-dessus de tout. La majorité a préféré devenir française parce qu'elle pense trouver dans le gouvernement impérial un appui pour l'Église. Ces liens et ces contradictions expliquent la faible participation des nobles de l'ancien duché à la défense des intérêts du Saint-Siège. Pourtant, certains gentilshommes refuseront d'être pris au piège de ces contradictions, et leur engagement très net dans le camp de Pie IX est le signe d'une prise de conscience des mutations de la société et des enjeux idéologiques qui en découlent. Le discours du parti conservateur et catholique est clair : l'Europe est un champ clos où s'affrontent « la civilisation » (la conception chrétienne et royale traditionnelle) et la révolution libérale ou socialiste (forcément perverse à ses yeux).

Le poids de l'environnement familial et paroissial

L'environnement familial a forcément eu une incidence sur la plupart de nos zouaves. Il explique l'engagement d'un petit-neveu du cardinal archevêque de Chambéry. Les milieux ruraux, en Savoie, sont encore une pépinière de prêtres et de religieux, surtout en Chablais, en Maurienne et en Tarentaise. La vivacité de la pratique religieuse chez les paysans peut expliquer les engagements de jeunes gens de ce milieu. D'ailleurs, Vital Anxionnaz entrera dans les ordres après son aventure romaine. Le monde citadin n'est pas non plus, à cette époque du moins, affaibli par les idées « modernes » contraires à l'esprit religieux. Dans tous

⁴ Joseph de Magny et le comte de Mortillet en 1852, Louis de Chillaz en 1854, Philibert d'Yvoire et le comte de Cordon en 1856, les frères Eugène et François de Maistre en 1857 et 1859, et enfin Charles de Buttet.

les cas, l'environnement familial a pu être déterminant, et n'exclut pas l'influence des milieux paroissiaux.

Il faudrait pouvoir connaître l'environnement spirituel de nos zouaves les plus jeunes en dehors de leur famille. M. Christian Sorrel, dans l'article qu'il consacre à ce sujet, a bien mis en évidence la formidable machine de propagande mise en branle par le clergé et les institutions qui gravitent autour de lui : comités de propagande, confréries, sociétés pieuses, associations paroissiales, mais aussi écoles tenues par des prêtres ou des religieuses. L'action de ces groupes d'hommes zélés a permis de dégager des sommes importantes qui ont contribué pour une part non négligeable à l'effort militaire consenti par le gouvernement pontifical pour se mieux protéger. Mais l'éloquence passionnée et inquiète de certains prédicateurs a certainement, sur la durée, pesé sur de jeunes âmes sensibles et provoqué chez des adolescents le désir de servir physiquement la cause de l'Eglise à travers son chef menacé. Si on suppose qu'Antoine Durandard et Philibert Hodoyer, par exemple, ont fréquenté le collège du petit séminaire de Moûtiers, on a là une clef permettant de comprendre leur trouble et leur élan. Une telle hypothèse permettrait de comprendre par exemple le poids des engagements « citadins » par rapport aux engagements « ruraux ». Il paraît évident que les fils de fonctionnaires, de bourgeois et commerçants, résidant dans les centres urbains, ont suivi une instruction dans des établissements religieux. On peut gager que les fils Jance, Bailly, Hermann et Bourbon, qui n'ont pas plus de 17 ans et demi lorsqu'ils partent à Rome, ont connu sur les bancs de l'école le même climat de piété et de propagande ultramontaine que les jeunes Durandard et Hodoyer. Cette hypothèse ne semble pas concerner *a priori* les fils d'ouvriers comme Guillaume List, Nicolas Chevique, Pierre Mugnier, François Salomon ou Joseph Picollet. Cependant, l'inscription dans une école religieuse n'est pas incompatible avec la faiblesse des revenus.

Pour la majorité des zouaves issus des couches populaires, cependant, peu d'indices permettent de reconstituer leur motivation exacte. Dans un cas au moins, celui d'Antoine Durandard, il est possible d'affirmer un attachement à des valeurs conservatrices. Ce personnage appartient à une famille qui a longtemps professé des idées « réactionnaires ». Il semble avoir montré du zèle au service du Pape (il est nommé sergent-major le jour même de sa libération). Plus probant encore est son mariage en 1888 avec la petite-nièce d'une des figures de proue de la droite réactionnaire, catholique et légitimiste, le général d'Aurelle de Paladines. Antoine Durandard n'est pourtant plus un jeune homme, et il est veuf alors. Son statut social ne le place pas en position de contracter une alliance avec une demoiselle de vieille noblesse. Comment l'ancien zouave a-t-il pu ainsi, lui qui réside et travaille à Paris, « émigré » savoyard sans fortune et sans prestige, nouer des relations dans le milieu des d'Aurelle, et trouver une épouse à Clermont-Ferrand ? Il est tentant de croire en l'existence d'une certaine fraternité d'ordre idéologique dans le cercle des conservateurs, les mérites d'un ancien zouave lui ouvrant des portes normalement fermées à des hommes de sa condition.

Chronologie et durée des engagements (voir tableau 2)

On peut distinguer deux vagues d'engagement, correspondant aux deux moments forts de la défense des Etats pontificaux. D'abord en 1860, après l'appel de Mgr de Mérode, près de dix mille hommes se mobilisent, dont une centaine de Français et quatre Savoyards. Après la défaite de Castelfidardo, la papauté connaît quelques années de relative accalmie. De 1862 à 1866, un seul Savoyard est encore à Rome (Louis Pavy). A partir de 1866, le départ du corps expéditionnaire français entraîne une nouvelle pression de l'Etat italien, et une seconde vague de volontaires apparaît. Cet élan, qui touche tous les continents, amène des centaines de Français. Par le fait, on compte aussi plusieurs engagements de Savoyards : cinq en 1866, six en 1867, quatre en 1868 et 1869, et deux au début de l'année 1870.

Entre 1860 et 1870, il y a toujours eu au moins un Savoyard dans les zouaves pontificaux. La période où ils sont les plus nombreux se situe entre 1866 et 1868. On passe alors d'un à treize hommes servant en même temps. Cette période correspond à la menace qui pèse sur le Saint-Siège après le retrait des forces françaises.

Durée des services

L'engagement dans les zouaves du Pape n'implique pas un service de longue durée. Le gouvernement pontifical a été finalement autant gêné que soulagé par l'ampleur du recrutement. Alors qu'à la fin de l'année 1860, le bataillon franco-belge se monte à moins de 500 hommes, on compte jusqu'à 3.500 zouaves en 1868. Les arrivées de plus en plus massives ont posé, à partir de 1866, le problème de l'accueil des volontaires. Les finances du Saint-Siège, malgré les énormes sommes d'argent collectées dans le monde catholique pour soutenir son « effort de guerre », ne lui permettaient pas de créer un second régiment, et les autorités militaires ont eu à réfléchir sur cette question délicate. Il a fallu « gérer » les arrivées en corrélation avec les départs, repenser le recrutement en terme de rotation avec un taux de remplacement élevé.

Alors qu'avant 1860, on s'engageait pour quatre ans, il faut bien reconnaître que l'on a réduit globalement par deux la durée du service des zouaves. Aucun document ne précise d'ailleurs les conditions de l'engagement, aucune durée ne semble fixée *a priori*, et le tableau n° 2 fait apparaître plusieurs temps de service inférieurs à une année.

Age des engagés

La première constatation qui s'impose est la grande jeunesse des « croisés » de la papauté. Les hommes mûrs sont très peu nombreux : le doyen (Pierre Bardet) frise la quarantaine, et Alexis Fontana va sur ses 35 ans. Après cette « tête » réduite, on trouve un carré de douze jeunes hommes âgés de 20 à (presque) 28 ans. C'est la tranche d'âge qu'on s'attend à trouver pour cette sorte d'engagement. Ce sont pourtant des adolescents qui forment le plus gros peloton de volontaires. Les quatorze benjamins du groupe savoyard ont moins de 20 ans et même trois d'entre eux n'atteignent pas les seize ans !

Tableau 2 : chronologie des engagements, âge des engagés et durée des services

<i>Identité</i>	<i>Engagement</i>	<i>Age</i>	<i>Libération</i>	<i>Durée du service</i>
<i>Alexis FONTANA</i>	13.11.1859 (zouave 10.02.1861)	34 ans 10 mois	18.05.1862	2 ans 6 mois
<i>François HERMANN</i>	1860 (zouave 24.01.1861)	18 ans	01.03.1862	2 ans
<i>Paul VEUILLAND</i>	15.06.1860	25 ans 4 mois	31.12.1860	6 mois et demi
<i>Henri CURIAL</i>	01.09.1860	24 ans 10 mois	...12.1860	4 mois
<i>Louis PAVY</i>	16.09.1860	26 ans	20.09.1870	10 ans
<i>Jules BOURBON</i>	24.03.1866	17 ans	20.09.1870	4 ans 6 mois
<i>Philibert HODOYER</i>	24.03.1866	16 ans 3 mois	21.12.1868	2 ans 9 mois
<i>Antoine DURANDARD</i>	05.05.1866	18 ans 10 mois	11.01.1868	1 an 8 mois
<i>Joseph PICOLLET</i>	05.05.1866	15 ans 6 mois	15.05.1868	2 ans
<i>Louis BELLET</i>	15.10.1866	26 ans 4 mois	11.01.1868	1 an 3 mois
<i>Guillaume LIST</i>	15.06.1867	15 ans 7 mois	18.06.1869	2 ans
<i>Paul COSTA de BEAUREGARD</i>	02.11.1867	27 ans 9 mois	04.11.1869	2 ans
<i>Vital ANXIONNAZ</i>	11.11.1867	27 ans 9 mois	18.11.1868	1 an
<i>Joseph RICHARD</i>	23.11.1867	18 ans 11 mois	26.11.1868	1 an
<i>Nicolas BELLOCHOVIC, alias CHEVIQUE</i>	28.12.1867	15 ans 3 mois	17.12.1868	1 an
<i>Marie FLETY (FETY ?)</i>	28.12.1867	17 ans 4 mois	06.01.1870	2 ans
<i>Marie ROCHE</i>	12.01.1868	21 ans 3 mois	13.01.1870	2 ans
<i>Joseph BAILLY</i>	11.03.1868	17 ans	20.09.1870	2 ans 6 mois
<i>Michel DIMIER</i>	03.06.1868	24 ans 8 mois	04.05.1869	11 mois
<i>Victor BOCCARD</i>	27.06.1868	20 ans 5 mois	27.12.1868	6 mois
<i>Pierre MUGNIER</i>	27.02.1869	17 ans 10 mois	20.09.1870	1 an 7 mois
<i>François SALOMON</i>	27.02.1869	17 ans	20.09.1870	1 an 7 mois
<i>François JANCE</i>	27.02.1869	17 ans 6 mois	20.09.1870	1 an 7 mois
<i>Pierre BRISON</i>	06.03.1869	19 ans 11 mois	20.09.1870	1 an 7 mois
<i>Pierre BARDET</i>	13.01.1870	39 ans 7 mois	20.09.1870	9 mois
<i>Edouard BILLIET</i>	12.05.1870	24 ans 8 mois	20.09.1870	4 mois

Etats de service (voir tableau 3)

En dix ans d'existence, le corps des zouaves a offert à ses hommes diverses occasions de faire leur devoir. L'histoire des « hauts faits » de l'armée pontificale entre 1860 et 1870 est ponctuée par trois événements : les batailles de Castelfidardo (1860) et de Mentana (1867), et le siège de Rome (1870). Sur les 26 hommes du rang, on compte deux combattants à Castelfidardo, huit à Mentana, et sept dans la Ville Eternelle. Les présents à Castelfidardo et à Mentana seront récompensés par des médailles. Huit zouaves et un tirailleur ne comptent aucune campagne à leur actif.

Les missions et les dangers durant le service

Pour autant, les « grandes » batailles ne doivent pas faire oublier les combats plus modestes que nos zouaves ont dû engager contre leurs ennemis garibaldiens, sans compter les tâches accomplies dans un cadre qui n'a rien de militaire. On les a ainsi utilement employés à toutes sortes d'opérations de police dans la campagne romaine, à la poursuite de bandes de brigands. Fort heureusement, aucun de nos engagés savoyards n'a été tué durant son service, ni au combat, ni au cours d'un attentat. Il s'en est pourtant fallu de peu que François Salomon soit l'unique mort « au champ d'honneur ». Lors de l'attaque de Rome en septembre 1870, un officier des bersagliers italiens, furieux de sa résistance, lui tire trois coups de revolver à bout portant. Il reçoit une balle au front et deux dans la poitrine, mais on parvient à le sauver.

Promotions & décorations (voir tableau 3 et illustration 2)

Les trois tirailleurs de 1860 sont restés hommes du rang. On peut expliquer l'absence de promotion par l'existence limitée du bataillon. Au contraire, au cours des dix années qui vont suivre, les zouaves auront l'occasion de prendre du galon.

Ainsi, dix zouaves du rang (sur 26) ont eu de l'avancement. La proportion est honorable : plus du tiers de l'effectif d'origine savoyarde. Un seul homme est parvenu à entrer dans le corps des officiers, Louis Pavy. Il est vrai qu'il totalise dix ans de service, le plus long engagement d'un volontaire. Les neuf autres sont restés sous-officiers : deux d'entre eux ont fini sergents-majors, un autre sergent, et six n'ont pas dépassé le grade de caporal. Quatorze zouaves enfin sont restés hommes du rang, mais il est vrai que, pour les derniers engagés, la durée de leur service a été limitée dans le temps.

La papauté, comme tout gouvernement, a récompensé ceux qui l'ont servi en leur décernant des décorations. Des ordres de chevalerie ont été créés pour honorer les officiers (ordres de St-Grégoire, de St-Sylvestre et de Pie IX). Des décorations ont été créées spécialement à l'occasion des campagnes de 1860 et 1867 (médaille « Pro Petri Sede » et croix « Fidei et Virtuti »), et une médaille (« Benemerenti ») a été attribuée après 1890 à tous les zouaves survivants. Encore une fois, Louis Pavy détient le record, avec 4 décorations.

Tableau 3 : états de service, promotions et décorations

Zouaves	Batailles/combats/siège	Grades	Décorations
Philibert BOUVIER d'YVOIRE	Castelfidardo (1860) - blessé au bras gauche	sous-lieutenant (1856), capitaine (1860)	Pie IX, P.P.S., B.M.
Joseph de CORDON	Ponte Corvo (1860)	sous-lieutenant (1852), lieutenant (1858), capitaine (1860)	B.M.
Louis de CHILLAZ	Castelfidardo (1860) - blessé au bras	capitaine (1860)	Pie IX, P.P.S., B.M.
Joseph de MAGNY	Pérouse (1860)	sous-lieutenant (1852), capitaine (1860)	P.P.S.
Paul VEUILLAND			
Henri CURIAL	Castelfidardo (1860)		P.P.S.
Alexis FONTANA			
François HERMANN	Castelfidardo (1860)	caporal (1861)	P.P.S.
Louis PAVY	Ponte Corvo (1860), Mentana (1867), Rome (1870)	caporal (1860), sergent (1861), sergent-major (1862), sous-lieutenant (1870)	St-Sylvestre, P.P.S., F.V., B.M.
Jules BOURBON	Mentana (1867), Rome (1870)	caporal (1862), sergent (1868)	F.V.
Philibert HODOYER	Mentana (1867)	caporal (1867)	F.V.
Antoine DURANDARD	Mentana (1867)	caporal (1866), sergent (1867), sergent-major (1868)	F.V., B.M.
Joseph PICOLLET	Mentana (1867)	caporal (1868)	F.V.
Louis BELLET	Mentana (1867)		F.V.
Guillaume LIST	Mentana (1867)		F.V.
Paul COSTA de BEAUREGARD	Mentana (1867)	caporal, sergent et sergent-major (1867)	St-Grégoire, F.V., B.M.
Vital ANXIONNAZ		caporal (1868)	
Joseph RICHARD			
Nicolas CHEVIQUE			
Marie FLETY (FETY ?)			
Marie ROCHE			
Joseph BAILLY	Rome (1870)	caporal (1870)	B.M.
Michel DIMIER			
Victor BOCCARD			
Pierre MUGNIER	Rome (1870)		
François SALOMON	Rome (1870) - blessé		
François JANCE	Rome (1870)	caporal (1870)	
Pierre BRISON	Rome (1870)		
Pierre BARDET	Rome (1870)		
Edouard BILLIET	Rome (1870)		B.M.

Abréviations et sigles : B.M. (médaille « Benemerenti ») - F.V. (croix « Fidei & Virtuti », dite médaille de Mentana) - P.P.S. (médaille « Pro Petri Sede », dite médaille de Castelfidardo) - Pie IX (ordre) - St-Grégoire (ordre de St-Grégoire-le-Grand) - St-Sylvestre (ordre de St-Sylvestre)

Illustration 2 : principales décorations pontificales décernées à des zouaves



Ordre de Pie IX



Ordre de St-Grégoire



Médaille de Castelfidardo



Croix de Mentana

Après Rome, la défense de la France (1870 - 1871)

Une fois licenciés et retournés dans leur pays respectifs, que sont devenus les anciens zouaves Français ? Le retour au pays s'est fait dans des circonstances particulières, puisque la France est alors en guerre avec la Prusse. Les anciens zouaves obtiennent de servir sous la forme d'un corps franc : la légion des volontaires de l'ouest. Sur les neuf Savoyards présents à Rome en 1870, seuls quatre d'entre eux vont s'engager dans cette unité, dont Edouard Billiet. D'anciens zouaves serviront dans des unités régulières : le comte de Cordon, Paul Costa de Beauregard et Antoine Durandard.

Qu'en est-il des autres ? Paul Veuilland et Victor Boccard sont décédés avant 1870. Trois des derniers zouaves pontificaux, trop jeunes, n'ont pas fait la guerre. Nicolas Bellochovique, libéré en 1868, est dans le même cas.

Et après ?

Les aristocrates ont retrouvé leur château, certains font de la politique. Les fils de cultivateurs retrouvent l'exploitation familiale : Michel Dimier à Villette, Marie Roche à Pallud. Parmi les citadins, cinq retournent vivre dans leur ville natale : le chambérien Jules Bourbon et les Annéciens Paul Veuilland, Louis Pavy, François Jance, et François Salomon. Jules Bourbon sera employé d'assurances et Paul Veuilland employé de commerce, Louis Pavy finira par ouvrir une librairie catholique, et François Jance et François Salomon exerceront une activité artisanale.

Tous les anciens zouaves ne reviendront pas en Savoie, ou bien n'y resteront pas. Après leur aventure en Italie, deux d'entre eux choisiront de prendre des voies qui, de manière différente, prolongent leurs années passées au service du Saint-Siège : Vital Anxionnaz entre dans les ordres (le seul Savoyard dans ce cas), et part à Jérusalem ; Victor Boccard s'engage en 1868 dans l'armée, et meurt en Algérie en 1870. Marie Fléty mènera une vie encore plus exotique, puisqu'il s'établit et décède à Panama. Plus simplement, et suivant l'exemple de tant de leurs contemporains de province, cinq anciens soldats de Pie IX tenteront leur chance à Paris. Un seul, Clément Billiet, semble y avoir vécu comme un rentier. Les autres devront exercer une activité professionnelle. Le plus modeste est Alexis Fontana. D'abord cocher, il est ensuite employé d'imprimerie, et décède en 1870. Philibert Hodoyer ne montera à Paris qu'après avoir servi dans un régiment d'infanterie de marine. En 1877, il est voyageur de commerce, et employé de commerce six ans plus tard. Antoine Durandard travaille dès 1876 au *Bon Marché*. En 1885, il est hôtelier, puis il devient représentant de commerce. Enfin, Joseph Bailly demeure à Vincennes en 1876, et s'établit grossiste en vins à Paris en 1880.

Malheureusement, je n'ai pu retrouver la trace de neuf anciens zouaves.

3^{ème} partie : la vie des zouaves - chronologie des événements

Le bataillon des tirailleurs franco-belges (mai - décembre 1860)

Très peu nombreux en mai et juin 1860, les Français, couplés avec les Belges, forment d'abord une compagnie de tirailleurs confiée à Athanase de Charette, nommé capitaine. Cette compagnie loge à la caserne de la Cimara, près de la basilique Ste-Marie-Majeure. En juin, l'accroissement des effectifs permet la création d'un bataillon composé de deux compagnies. Le 2 juin, cette unité accueille son premier chef, le comte de Becdelièvre, ancien chasseur à pied, vétéran de la guerre de Crimée. En août, une troisième compagnie est créée. Ces compagnies sont confiées à **trois Savoyards qui servent le Pape depuis quelques années : M.M. de Chillaz, de Cordon et d'Yvoire.**

Le 19 juin, le bataillon quitte Rome et se dirige vers Terni, au camp d'instruction établi par le général de Pimodan. Les hommes campent aux environs de Collescipoli, au nord de Terni, menant la vie dure du soldat en campagne : diane et café à 5H00, exercices et tir de 6 à 8H00, soupe à 9H00, cours théoriques de 14 à 16H00, exercices à 18H00, et enfin appel et prière à 19H00. Des marches militaires sont programmées deux fois par semaine. Malgré la bonne volonté des hommes, des difficultés humaines apparaissent, liées à l'hétérogénéité des origines sociales et culturelles. Par exemple, entre Français issus de bonnes familles et Belges, ces derniers divisés entre paysans flamands et anciens militaires aguerris.

En septembre, les tirailleurs franco-belges sont près de 450 hommes, et une 5^{ème} compagnie est formée. C'est à cette époque que Becdelièvre décide d'adopter pour ses hommes une tenue qui s'apparente à celle des zouaves français : chemise aux manches légèrement bouffantes, veste aux parements et à la soutache rouge, pantalons larges et bouffants, bandes molletières jaunes pour les hommes et bottes pour les officiers. Seul, le képi aplati à visière remplace la coiffe de leurs illustres camarades. Pour Becdelièvre, il s'agissait avant tout d'équiper son unité avec des vêtements commodes pour se mouvoir sous des climats qui, sans être précisément « africains », n'en étaient pas moins chauds. Il n'est pas exclu qu'il ait voulu honorer Lamoricière, ni qu'il ait pensé donner une image de bravoure à ces volontaires assimilés à un corps auréolé à cette époque d'un grand prestige.

L'armée pontificale s'organise donc, et les menaces d'invasion obligent Lamoricière à répartir ses forces de manière à pouvoir parer à toute tentative d'intrusion. Le quartier-général est à Spolète, position centrale bien fortifiée. Pérouse est gardée par le général Schmidt, et la brigade de Pimodan occupe la ligne Terni-Narni. Peu après, des bandes garibaldiennes, massées sur les frontières de l'ouest (Romagne, Toscane), envahissent le territoire pontifical, occupant plusieurs localités. Une armée piémontaise pénètre également dans l'Etat pontifical et longe la côte adriatique pour rejoindre le royaume de Naples. Le 9, Lamoricière prend connaissance de ces mouvements et commande le départ pour Ancône, port sur l'Adriatique qu'il veut protéger. Les tirailleurs franco-belges se mettent en route pour rejoindre Lamoricière et Pimodan.

Castelfidardo (18 septembre 1860) - voir carte 3

Cette bataille importante pour l'histoire de la fin des Etats pontificaux est aussi le premier acte de l'histoire des zouaves. En effet, les tirailleurs franco-belges (qui deviendront des zouaves quatre mois plus tard) vont pouvoir montrer toute la bravoure dont ils sont capables.

Le 13 septembre, le bataillon des « Franco-Belges » quitte le camp de Collispoli et, avec la brigade de Pimodan, prend la route du nord. On s'arrête à Spolète, où est laissé un petit détachement. Puis, la marche se poursuit en direction de Lorette, qu'on atteint le 17 au soir. La brigade de Lamoricière s'y trouve déjà. Entretemps, Spolète a été investie et a dû capituler après épuisement des munitions. Deux divisions piémontaises ont déjà pris position sur les hauteurs depuis Jesi jusqu'à la mer, bloquant toute possibilité d'arriver à Ancône. Lamoricière décide alors d'envoyer la brigade de Pimodan attaquer de front les Piémontais afin de les occuper, tandis qu'il marchera lui-même sur Ancône.

Le 18 septembre, c'est le jour de la bataille, qui aura lieu au-dessous de Castelfidardo et de Crocette, petites localités situées sur un plateau en forme de demi-lune. D'un côté, les Piémontais alignent deux divisions d'infanterie, de l'artillerie : au moins le double de l'armée pontificale, qui semble n'avoir aucune chance. A 9H00, les deux brigades pontificales se mettent en marche. Dans un premier temps, la brigade de Pimodan parvient à repousser l'ennemi et occupe une solide position (la ferme des Crocettes). Puis, les Piémontais descendent en masse du plateau et, épaulés par leur puissante artillerie, font reculer les Pontificaux. Pimodan court demander à ses carabiniers de venir soutenir leurs camarades, mais, retranchés derrière la ferme des Crocettes, ils refusent d'en bouger. Les Franco-Belges sont dans une situation périlleuse. Pimodan, alors blessé à la joue, parvient malgré tout à ramener deux compagnies de carabiniers.

A ce moment critique de la bataille, Lamoricière, qui a pris conscience des difficultés d'une partie de son armée, revient sur ses pas. Mais l'ennemi, plus puissant, dévale le plateau et commence à déborder sur les flancs des Pontificaux. Becdelièvre, avec son demi-bataillon, parvient d'abord à les repousser, mais les trois bataillons étrangers se débandent, ainsi que la cavalerie. La situation devient de plus en plus pénible, même si Pimodan se maintient à la ferme des Crocettes avec ses bersagliers autrichiens et ses chasseurs suisses et allemands. Mais bientôt, les Autrichiens faiblissent et battent en retraite. Pimodan, qui continue ses navettes entre ses unités, est blessé à mort. Transporté à l'arrière, il décèdera à la nuit dans d'atroces souffrances. Voyant la partie perdue, Lamoricière essaie de regrouper ses troupes afin de foncer jusqu'à Ancône. Il parviendra dans la soirée à entrer dans cette ville avec une faible partie de sa brigade. Pendant ce temps, sur le champ de bataille, c'est la déroute pour la brigade Pimodan, qui doit battre en retraite jusqu'à Lorette. La bataille est perdue, et le lendemain, ce qui reste d'hommes doit se rendre à Lorette.

Quant aux recrues arrivées à Rome au même moment, elles vont prendre part à un autre combat plus au sud. En effet, tandis que l'armée de Victor-Emmanuel II traverse les Marches pour prendre possession du royaume de Naples, Garibaldi attaque les Etats du Pape à la frontière napolitaine. Mérode confie à son major d'état-major, le savoyard comte de Mortillet, le commandement d'une colonne destinée à repousser les envahisseurs. Cette petite armée est chargée de reprendre Ponte Corvo.

Carte 3 : Etats pontificaux en 1859 et après 1860



La création du bataillon des zouaves : 1^{er} janvier 1861

Le bataillon franco-belge a fait la preuve de ses qualités, mais des problèmes surgissent : des recrues ne donnent pas satisfaction, on reproche à certains hommes de nationalité belge de n'être ni assez sobres ni assez disciplinés. Mgr de Mérode décide de licencier l'unité, et la reconstitue sous le nom de zouaves. Ainsi, le 1^{er} janvier 1861 voit l'acte de naissance officiel du bataillon des zouaves. Le nouveau corps fait évidemment beaucoup parler de lui. Tout d'abord, on se récrie sur l'appellation elle-même, et plusieurs cardinaux marquent leur réprobation. On connaît le commentaire de l'un d'entre eux : « c'est bien une idée de Français de donner un nom de mahométan à un élément de l'armée du Pape ».

Dans un premier temps, l'encadrement est identique à celui des Franco-belges : le comte de Becdelièvre garde le commandement, et les quatre compagnies sont confiées à Charette et aux trois Savoyards **Chillaz, Bouvier d'Yvoire et Cordon**, auxquels s'ajoute un quatrième Savoyard : **Joseph Léon de Magny**, qui passe du régiment étranger aux zouaves le 1^{er} février 1861. Cependant, cette équipe disparaît deux mois plus tard, à cause de différends survenus entre le commandant et le ministre Mérode. Becdelièvre démissionne le 9 mars, et par solidarité, les quatre Savoyards font de même dans la foulée. Un nouveau commandant est nommé, le colonel Allet, d'origine suisse. Charette est promu commandant.

La création du régiment des zouaves : 1^{er} janvier 1867

Le 1^{er} janvier 1867, le bataillon des zouaves devient enfin un régiment, avec deux bataillons. Le colonel Allet reste à la tête du corps, Charette est promu lieutenant-colonel. L'effectif atteint les 1.800 hommes, dont 600 Français, 800 Hollandais et 400 Belges. Un bon esprit règne dans le corps, tous font preuve de zèle et de discipline.

Durant les trois dernières années, le nombre des recrutements baisse progressivement, mais il reste très élevé (plus de 1.200 en 1870). Les volontaires arrivent du monde entier, avec des groupes importants d'Amérique, surtout du Canada. En 1868, le régiment comprend 3.500 hommes, ce qui entraîne non seulement la création d'un troisième bataillon, mais aussi le « gonflement » de chaque bataillon, avec 8 compagnies par bataillon, sans compter les quatre compagnies de dépôt. On atteint un chiffre incroyable de 28 compagnies (au lieu de 13) pour tout le régiment. Du coup, les promotions sont nombreuses, l'avancement prend un rythme accéléré que justifie le besoin d'un encadrement qui correspond à l'accroissement des unités.

En janvier 1869, le régiment est à son maximum d'effectifs : 4.500 hommes, répartis en cinq bataillons (quatre bataillons à 6 compagnies, et un bataillon de dépôt à 4 compagnies). Les commandants de ces bataillons sont les majors de Troussures, de Saisy, de Lambilly, d'Albioussé, et le capitaine Heffner. A la fin de l'année, l'effectif est en baisse, avec 3.050 hommes.

Organisation, conditions d'existence des zouaves

Entrer dans les zouaves ne donne lieu à aucune prime, et l'on n'assure à l'engagé ni pension ni retraite. Lamoricière et ses successeurs ont voulu que les zouaves touchent la même solde que s'ils servaient dans l'armée française. De même, ce sont les règlements militaires français qui sont mis en vigueur. Officiellement, les limites d'âge sont fixées entre 18 et 40 ans. L'exemple même de nos Savoyards montre que cette règle n'a pas été appliquée à la lettre, puisqu'on a accepté des adolescents de moins de 16 ans.

Le corps des zouaves a été soumis dès sa création à un régime très strict de formation militaire, dans toutes les règles de l'art. La journée type comprend l'horaire suivant : lever à l'aurore et exercice jusqu'à 10H00 - soupe - exercice après le repas de midi jusqu'à 16H00 - temps libre entre 16H00 et 19H00 - appel et repas du soir - coucher à 20H00. Ils emportent leurs effets lors des marches, et leur paquetage pèse jusqu'à 30 kg.

Les conditions d'existence ne sont pas particulièrement luxueuses, et si la nourriture est convenable, les couchages sont souvent très spartiates. Certes, les zouaves ont fini par avoir à Rome une caserne à eux (celle-là même qui va être en partie détruite par un attentat), mais les cantonnements mis à leur disposition sont souvent improvisés. A Rome même, ils sont souvent logés dans des couvents, et ils dorment sur de la paille jetée dans les corridors ou les grandes salles de ces établissements. Les officiers ne sont pas mieux traités que les hommes de troupe : ils sont astreints à un service rigoureux, et quelques-uns ont été punis pour s'être montrés à Rome pour les fêtes du Corso.

Il ressort des différentes sources, toutes émanées d'anciens zouaves ou favorables à l'Eglise, que les zouaves étaient généralement disciplinés et dévoués, et supportant bravement des conditions de vie si différentes de celles que la plupart connaissaient dans leur existence sociale (n'oublions pas l'énorme proportion d'aristocrates ou de fils de notables). Leur générosité toute « chrétienne » s'est manifestée par leur action à Albano durant l'épidémie de choléra en août 1867, mais aussi dans leur conduite avec les prisonniers et les blessés garibaldiens. Six mois avant la campagne de 1867, un chef de corps disait de ces zouaves : « Ce sont des enfants sans expérience de l'art de la guerre ; ils sont venus à Rome pour jouer aux soldats, mais je suis sûr que devant l'ennemi, ils ne tiendront pas ». Après la victoire de Mentana, le même officier supérieur changeait d'avis : « Ah ! j'en suis émerveillé, mais pas étonné, parce qu'avant d'être soldats, ils sont chrétiens ».

La tenue de zouaves (voir illustration 3)

Très proche de l'uniforme des zouaves français, celui des zouaves pontificaux a déjà servi à vêtir le bataillon des tirailleurs franco-belges, et se compose d'une chemise aux manches légèrement bouffantes, d'une veste aux parements et à la soutache rouge, de pantalons larges et bouffants, de bandes molletières jaunes pour les hommes, les officiers étant chaussés de bottes. Un képi aplati à visière sert de couvre-chef.

Illustration 3 : un zouave pontifical



Tristes garnisons

Dès la création du bataillon, il n'est pas question de rester à Rome. On envoie les unités dans diverses garnisons. Durant une dizaine d'années, leurs affectations changeront au gré des besoins et d'une situation qui évolue sans cesse. A Rome, les zouaves ont une caserne, où reste(nt) la (ou les) compagnie(s) de dépôt. Les autres compagnies sont chargées de plusieurs secteurs, à l'intérieur desquels des détachements occupent des postes avancés.

En février 1861, le bataillon tout entier est envoyé à Agnani pour une assez longue période. L'année suivante, quatre compagnies partent à Marino avec l'état-major. En janvier 1863, le bataillon prend de nouveaux cantonnements à Frascati, où il restera deux ans et demi. Cependant, des détachements sont installés dans la province de Velletri, afin d'être mieux à même de lutter contre les bandes de brigands qui sévissent.

En novembre 1865, le général Kanzler, nouveau ministre des Armes, ramène une partie des zouaves à Rome, et envoie l'autre à Velletri, ville de 17.000 habitants, plus agréable que Frascati. Un échange de garnison est prévu tous les trois mois. Par ailleurs, des détachements sont installés dans plusieurs localités, comme Viterbe, Civitavecchia, Palestrina, Terracine, etc. A Velletri, les zouaves connaissent un véritable esprit de camaraderie. Même au mess, les officiers côtoient les simples zouaves. Tous vivent dans une certaine intimité, et l'on oublie les distinctions de rang en dehors du service. Par exemple, dans le mess organisé par le capitaine d'Albiouse à Terracine en 1866 pour la 1^{ère} compagnie du 1^{er} bataillon, tous peuvent sans distinction lire les journaux et en discuter librement.

Quelques événements dans le calendrier ordinaire

Outre le train-train quotidien de la vie militaire, le calendrier des zouaves est jalonné de cérémonies, revues, célébrations et autres rendez-vous mondains ou religieux.

Ainsi, pour les fêtes de Pâques 1861, les zouaves sont appelés à Rome. Logés sommairement à Saint-Sixte, près des catacombes (de la paille sur la brique), ils sont bénis par le Pape dans la basilique Saint-Pierre. Au mois d'avril 1862, les zouaves ont l'occasion de profiter d'un moment de détente. Convoqués à Porto d'Anzio, où le Pape vient séjourner dans son palais de campagne, ils passent quelques jours dans une proximité chaleureuse avec le Saint-Père. Le 10 janvier 1865, les zouaves sont à l'honneur à travers le charismatique commandant de Charette, dont le fils est baptisé dans le baptistère de Constantin. Tout le bataillon est associé à cette cérémonie, qui prend l'allure d'une reconnaissance éclatante des services rendus à la cause pontificale.

Les zouaves occupés par les actions humanitaires et les opérations de police

Fer de lance d'une armée pontificale peu nombreuse, les zouaves n'ont guère l'occasion de se mesurer avec des ennemis durant la paix armée qui s'installe entre 1860 et 1870. On va donc les utiliser à des tâches qui n'ont rien de militaire. Soit ils joueront les gendarmes contre des bandes de brigands de la campagne romaine ou contre les terroristes romains, soit ils se muent en anges gardiens des populations atteintes d'épidémies.

La lutte contre le brigandage : les zouaves font la police

On imagine volontiers les soldats du Pape faisant une garde attentive aux portes des Etats pontificaux, prêts à payer de leur sang toute invasion ennemie. On ne sait pas assez que des missions moins « reluisantes » leur ont été confiées. Moins glorieuses, elles n'en ont pas moins été utiles, et même nécessaires pour la « salubrité » de la campagne romaine, « pourrie » par un mal endémique aussi malsain que les fièvres des marais pontins.

Certes, la principale mission des zouaves est avant tout la défense du territoire contre l'armée de Victor-Emmanuel II, la surveillance des localités susceptibles d'être infiltrées par les bandes garibaldiennes. Cela n'exclut pas la sécurité des populations. Ce dernier point revêt une signification particulière dans la campagne romaine, mise en coupe réglée depuis des siècles par des bandes organisées de bandits, une sorte de mafia avant la lettre. Stendhal évoque ces brigands à plusieurs reprises dans ses *Promenades dans Rome*. D'une manière générale, les gendarmes pontificaux ne se montrent pas inférieurs à leur tâche, mais ils sont dépassés par l'ampleur du problème. Remarquablement organisés et efficaces, ces hors-la-loi connaissent le terrain. Ils disposent d'abris et de caches à volonté, et trouvent dans les montagnes des retranchements presque inexpugnables. Surtout, ils peuvent bénéficier de complicités au sein même des populations locales. L'envoi des zouaves dans des garnisons à l'extérieur de Rome va être mis à profit par le gouvernement pontifical, trop heureux d'avoir sous la main des soldats disciplinés et énergiques. Et puisque les menaces « extérieures » ne pèsent guère entre 1861 et 1867, le corps d'élite de l'armée pontificale effectuera de salutaires opérations de police.

D'une manière générale, ces expéditions sont éprouvantes : les hommes doivent endurer les difficultés dues au relief de montagne, subir le froid, la pluie ou la neige, les mauvais cantonnements. Accomplissant cette tâche ingrate avec courage, ils sont très vite redoutés de ces bandes de hors-la-loi. Ne se sentant plus en sécurité, gênés dans leurs trafics, ne connaissant plus les délices d'une impunité, ces brigands, traqués et mourants de faim, finissent par se soumettre un peu partout.

Les maladies et les épidémies

Les zouaves n'ont pas eu à affronter que des brigands, des Garibaldiens ou des soldats piémontais. Les maux de la Nature ne les ont pas épargnés. Le climat du centre de l'Italie n'est alors pas réputé pour être salubre. Le Latium, en particulier, comprend de nombreuses zones malsaines, comme les marais pontins. Outre les habituelles fièvres, des épidémies de typhoïde et de vérole se sont déclarées entre 1861 et 1869, sans compter le choléra.

Dès 1861, deux zouaves meurent de la fièvre typhoïde. Les années suivantes, la fièvre a raison de plusieurs hommes, et en janvier 1866, la vérole est la cause d'une vingtaine de décès dans la garnison de Velletri. Parmi ceux qui ont succombé, le jeune duc de Blacas, qui venait de s'engager le 9 juin, et qui meurt le 26 juillet à Velletri. En 1867, d'autres soldats sont victimes des fièvres, mais aussi du choléra qui sévit encore à Rome au mois d'août.

Les zouaves secouristes en 1867

L'épidémie de choléra, qui s'étend à tout le Latium cette année-là, a pris de l'ampleur au début d'août, avec une excessive chaleur (35 degrés à l'ombre). Elle est particulièrement virulente à Albano, où les zouaves ont pour mission de porter secours à la population affolée. Le 7 août, 94 malades ont déjà succombé. Le soir même arrivent 42 zouaves. Malgré leur dégoût et leur peur, ils se transforment en fossoyeurs et soignent les malades. Six d'entre eux sont d'ailleurs atteints par le mal. Les commandants de Charette et de Troussures, puis le général Kanzler lui-même viennent se rendre compte de l'action de leurs hommes. Cette implication dans une cause humanitaire trouve un large écho dans la presse internationale de l'époque. Le *Times* écrit au sujet des zouaves : « Les habitants, laissant leurs morts dans les maisons, se sauvaient [...], confiant leurs clefs aux zouaves, auxquels tout le monde a recours. Ces braves jeunes gens ont déposé leurs sacs et leurs carabines et, n'écoutant que l'inspiration de leur générosité, de leur charité, ils se sont transformés en fossoyeurs, en infirmiers, en courriers, en tout ce qu'on a voulu ... ». Le journal républicain et anticlérical *L'Opinion nationale* rend pour une fois hommage à ce dévouement exemplaire : « Le clergé en cette circonstance a donné de nombreuses preuves d'abnégation. On distingue surtout le cardinal Altieri, qui, en sa qualité d'évêque d'Albano, n'hésita pas à quitter Rome lorsqu'il apprit l'apparition du choléra dans sa ville épiscopale. Avec un zèle qui rappelle les anciens évêques les plus distingués, il allait dans les maisons porter les secours de la religion et même les secours matériels. Il est mort victime de son devoir. D'autres ecclésiastiques ont suivi son exemple et sont morts héroïquement [...]. Le mal aurait été encore plus grand sans les zouaves : ces utiles soldats ont transporté les malades à l'hôpital, les cadavres au cimetière, et ont enfin creusé les fosses pour les ensevelir ».

Les zouaves bons samaritains

Militaires au grand cœur, ils font preuve de leur esprit de « charité chrétienne ». Ainsi, malgré leurs maigres revenus, ils s'organisent en « société de saint Vincent de Paul », et parviennent en 1863 à réunir près de 5.000 francs pour les donner à des pauvres.

Les zouaves et les Romains : entre l'admiration et l'hostilité

Malgré leur prestige, les zouaves connaissent des difficultés dans leur relation avec une partie de la population romaine. Même à Rome, tout le monde ne voit pas d'un bon œil ces soldats qui empêchent le dénouement final du Risorgimento. Il existe une bourgeoisie « éclairée », affiliée à des associations « révolutionnaires ». En outre, les zouaves sont boudés par l'aristocratie romaine, sans doute agacée de voir des étrangers plus zélés qu'elle pour le service de la religion et de son souverain. D'ailleurs, les zouaves trouvent plutôt curieux que si peu de Romains se soient mobilisés pour la défense de leur territoire.

Une certaine animosité se fait jour également dans le peuple. Plusieurs agressions visent directement les zouaves, principalement lorsqu'ils sortent, isolés. Ainsi, le 6 janvier 1867, un zouave est frappé d'un coup de couteau vers 19 heures près de la caserne de Saint-Calliste. L'assassin, arrêté, doit cependant être protégé par les zouaves de la foule, ce qui prouve également que la plus grande partie de la population reste fidèle à Pie IX et apprécie ses défenseurs.

Des menaces sont directement exprimées, comme les passants ont pu le lire sur cette affiche appendue sur le Corso « De tous ces beaux zouaves qui défilaient si fièrement hier, dans quatre jours, il n'en restera pas un ». Durant toute l'année 1867, une vague d'attentats porte à son comble le climat d'insécurité qui règne dans la ville. Des bombes sont jetées autour des casernes. A Rome, durant les troubles qui précèdent la bataille de Mentana, un zouave est tué le 26 octobre d'un coup de fusil tiré par derrière.

Les années qui suivent sont plus calmes, mais cela n'empêche pas quelques bruits inquiétants, comme en septembre 1868, où l'on entend dire que les révolutionnaires voudraient faire sauter le mess des officiers des zouaves. Un an plus tard a lieu la dernière agression contre un zouave : le 18 novembre 1869, sur la Via del Serpenti, le soldat du Pape est attaqué par deux révolutionnaires et blessé de cinq coups de couteau. La population romaine est indignée, car les zouaves ont fini par se rendre populaires, sans doute à cause de leurs qualités de cœur, outre qu'il est difficile de leur refuser le courage et le sens du devoir. D'ailleurs, depuis Mentana, toute sortie de zouaves est acclamée.

Les principales opérations militaires

Octobre 1867 : l'invasion garibaldienne

En Italie, la campagne de 1867 est connue sous le nom de « campagne de l'Agro Romano pour la libération de Rome ». Elle est conduite par Garibaldi qui, avec dix mille Chemises rouges, pénètre dans les Etats pontificaux à la fin de septembre. L'armée pontificale fera bonne figure durant cette campagne, et les zouaves se distingueront particulièrement.

Le 29 septembre, les bandes garibaldiennes pénètrent en territoire pontifical dans la province de Viterbe. Jusqu'au 29 octobre, une suite de petits combats va mettre aux prises les zouaves (mais aussi d'autres unités de l'armée pontificale) avec les Chemises rouges. A chaque fois, les forces garibaldiennes se mesurent à des détachements bien inférieurs en nombre, mais sont toujours battues. Viterbe est attaquée en vain, et les révolutionnaires doivent abandonner les petites cités qu'ils ont prises. Les zouaves font preuve de leur énergique détermination, et parviennent à déloger leurs ennemis, malgré des conditions qui ne leur sont pas favorables : il faut se battre dans les rues de Bagnorea, et Monte Libretti et Nerola sont juchées sur des éminences qui en rendent l'attaque périlleuse.

Finalement, sous la pression de l'opinion catholique française, Napoléon III se décide à envoyer un corps expéditionnaire. De toutes parts, le monde catholique comprend la menace et lance des actions à travers des comités de propagande : « c'est la neuvième croisade » ironisent les radicaux et libéraux.

Troubles dans Rome

En ce mois d'octobre 1867, la situation à Rome est assez trouble. Garibaldi suscite des actes terroristes, et espère provoquer un soulèvement contre le gouvernement papal. Le 22 octobre, une bombe est d'abord lancée place Colonna. Quelques minutes plus tard, plusieurs coups de mains sont tentés sur le Capitole et d'autres points de la ville. L'événement le plus spectaculaire et le plus grave de la journée reste l'attentat contre la caserne Serristori, affectée à l'état-major et à trois compagnies de zouaves, à 20 pas de Saint-Pierre. Peu après 19H00, la caserne est secouée par une violente explosion, provoquée par une mine placée dans les caves d'un des bâtiments. On relève plus de 20 cadavres et de nombreux blessés. Le lendemain a lieu une attaque de Rome par des troupes garibaldiennes. Les zouaves défendent les portes Vérité et Romaine. Le combat dure jusqu'à une heure du matin, puis l'ennemi se retire.

Dans les jours qui suivent, la situation reste grave. Dans la nuit du 27 au 28 octobre, un bataillon de zouaves garde le Vatican menacé, baïonnette au canon sur la place Saint-Pierre et sur l'escalier du palais papal. Heureusement, l'escadre française menant le corps du général de Failly (2 divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie) débarque le 28. Les deux jours suivants, Garibaldi tente une dernière fois de forcer les murailles romaines. Enfin, le 30 octobre, une brigade du corps français arrive par la porte Portese. Rome semble encore une fois sauvée.

Mentana (1^{er} et 2 novembre 1867) - voir carte 3

Depuis Castelfidardo, les troupes pontificales n'avaient guère eu l'occasion de paraître sur un champ de bataille. Après la défaite héroïque des Franco-belges en 1860, leurs successeurs, les zouaves, attendent leur revanche. Mentana va leur donner l'occasion de se distinguer. Bien mené, ce combat montrera à la face du monde ce qu'ils valent. Cette victoire sera d'ailleurs la seule grande action de leur histoire. Elle va donner un sursis de trois ans à l'Etat pontifical.

Donc, Garibaldi, à la tête de 10.000 hommes, a reculé en direction de Monte Rotondo. Il faut en finir, et le ministre-général Kanzler décide d'attaquer son ennemi avec le maximum de forces : moins de 3.000 hommes, dont la moitié est constituée des zouaves. Le 2 novembre à 5H00 du matin, l'armée pontificale, commandée par le ministre lui-même et le général de Courten, quitte Rome et se dirige vers Mentana. Elle est épaulée par une colonne française forte de 2.000 hommes. Dès la sortie de Rome, une avant-garde est formée, et une petite colonne est chargée de marcher latéralement sur le flanc gauche du reste de l'armée.

En cours de route, on apprend que Garibaldi a massé ses hommes à Mentana. Une partie est postée sur les crêtes et collines boisées en avant de la ville. A droite de la route, sur les contreforts du Mont Santucci, le domaine de la vigne Santucci est défendu comme une forteresse par tout un bataillon. A 12H30, l'armée pontificale avance toujours en se déployant. L'énergique attitude des hommes fait reculer les Garibaldiens, successivement délogés de leurs positions et contraints à refluer jusqu'à Mentana. L'attaque de la vigne Santucci est la grosse affaire de l'après-midi, qui donne lieu à un combat acharné. Les bâtiments, l'enclos crénelé, les bosquets de mûriers sont autant d'obstacles dont la prise ne va pas sans de nombreux morts et blessés. A 14H00, la position est enlevée, de nombreux Garibaldiens refluent sur Mentana. Les Pontificaux ont dû se battre à un contre deux, voire contre trois.

La première manche est gagnée, mais la prise de Mentana reste à régler. L'assaut commence par une préparation d'artillerie contre les canons ennemis placés à l'arrière du bourg. Pour l'attaque, Kanzler place les légionnaires au centre, les carabiniers à gauche, et les zouaves à droite. A l'entrée de la ville, la progression est ralentie par la résistance ennemie organisée dans un champ parsemé de meules de foin, qu'il faut prendre et reprendre. Entretemps, la petite colonne détachée le matin parvient à Mentana et débouche sur la droite des ennemis pour faire sa jonction avec les carabiniers.

Il est alors 15H30, et Garibaldi, qui a compris que le combat était perdu, quitte le champ de bataille et prend la fuite sans prévenir ses troupes, qui continuent à se battre. Pourtant, une forte sortie des Garibaldiens bloque les Pontificaux, qui ont épuisé toutes leurs réserves. Kanzler demande alors au contingent français de les soutenir et d'entrer en action. Les fantassins français, équipés des nouveaux fusils Chassepot, s'avancent irrésistiblement en faisant un tir particulièrement meurtrier. C'est la débandade pour les ennemis, 300 se rendent. Une dernière contre-attaque à gauche de Mentana mobilise 1.500 Chemises rouges. Leur résistance freine la progression des Pontificaux, qui entrent malgré tout dans la ville et se battent jusqu'à 22H00, prenant une à une les maisons bourrées d'ennemis se défendant avec acharnement. Il est tard, et Kanzler donne l'ordre de cesser le combat. La nuit est froide et pluvieuse, il faut s'occuper des blessés et des morts. Au petit matin, juste avant la reprise du combat, un émissaire garibaldien propose la capitulation. 800 hommes sont ainsi prisonniers, le reste s'étant enfui durant la nuit.

1870, l'année tragique

L'année 1870 est particulièrement importante (et tragique) pour les zouaves pontificaux, qui ne pourront empêcher la prise de Rome par l'armée italienne. En même temps, c'est aussi l'année du premier concile œcuménique depuis trois siècles. Cet événement considérable et de portée internationale va déboucher sur la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale. Le chef de l'Eglise catholique atteint à un prestige et une autorité spirituelle inouïs au moment même où il perd définitivement toute puissance temporelle.

L'année commence plutôt bien à Rome, où le concile bat son plein : les pèlerins affluent, et l'on vit dans la sécurité du petit corps français qui veille avec l'armée pontificale. On n'entend plus guère parler de Garibaldi, et le gouvernement italien établi à Florence met en sourdine ses aspirations romaines. Il faudra un concours de circonstances totalement imprévu pour remettre en cause cette tranquillité apparente.

En effet, alors que rien ne le laissait supposer, l'évolution de la scène diplomatique européenne entraîne la France dans le piège que lui tend Bismarck, précipitant les événements en Italie. Le 19 juillet, le gouvernement de Napoléon III déclare la guerre à la Prusse. Le 2 août, ce qui reste du corps français quitte Rome. L'Etat-major pontifical se doute que le gouvernement italien va profiter de la situation. Les troupes restées à Rome se montent à 11.000 hommes, en fait à 9.000 sous les armes. Parmi elles, on compte quatorze compagnies de zouaves sous les ordres du colonel Allet. Le reste est réparti en plusieurs secteurs, où les zouaves sont présents avec d'autres unités. Le major d'Albioussé a la charge du secteur de Civitavecchia, Charette celui de la province de Viterbe.

Pour les zouaves d'origine française, les événements qui se déroulent en France provoquent des crises de conscience. Partagés entre leur devoir patriotique et leur idéal catholique, ils ne savent s'ils doivent défendre les états de l'Eglise ou participer à la défense de la France. Les défaites françaises surexcitent la fièvre patriotique. Le 2 septembre, c'est la capitulation de Sedan, suivie de la chute du régime impérial. Pendant ces moments proprement tragiques pour les Français, Victor-Emmanuel II se prépare à prendre enfin Rome.

Durant la première semaine de septembre, la tension monte dans la Ville éternelle. Des Garibaldiens ont pu pénétrer sans peine sous divers déguisements. Ils exécutent quelques attaques nocturnes contre les points névralgiques de la ville, les troupes sont mises en état d'alerte. Des agressions sont commises contre les sentinelles.

Le 10 septembre, un envoyé de Victor-Emmanuel II demande à Pie IX d'abandonner ses droits. Le surlendemain, le roi ordonne à ses troupes de marcher sur Rome. L'armée italienne, commandée par le général Cadorna, est forte de 70.000 hommes. Par ailleurs, une escadre de neuf cuirassés se présente devant Civitavecchia. Le détachement de Bagnorea est capturé : les 25 zouaves se rendent contre la promesse d'être traités honorablement, mais ils subiront toutes sortes d'outrages au cours de leur transfert en Italie du nord.

Très vite, les garnisons de Civita Castellana et de Civitavecchia doivent se rendre. Seul, Charette et sa troupe parviennent à regagner Rome au prix de mille difficultés. Il était temps : le 14 septembre, l'armée italienne est à 3 lieues de Rome. Le lendemain, un émissaire de Cadorna apporte au ministre des Armes un second ultimatum.

Le siège de Rome (du 17 au 19 septembre 1870)

Il aurait fallu 30.000 hommes pour défendre la ville, qui fait 22 kms de périmètre. La rive droite du Tibre est relativement bien protégée, mais sur la rive gauche, les antiques murailles ne sont guère efficaces. De plus, entre les portes Majeure et San Lorenzo, trois arcades ont été percées pour le passage du chemin de fer. Aucun ouvrage avancé ne renforce ces protections désuètes.

Le 17, l'armée ennemie approche et cerne la ville. Le lendemain, une colonne italienne se dirige vers la porte Majeure, mais elle se replie après avoir essuyé un tir d'artillerie. D'autres groupes d'Italiens s'approchent des remparts. Les zouaves qui gardent les trois arches du chemin de fer sortent et tirent, forçant les assaillants, plus nombreux, à battre en retraite. Un troisième « ultimatum » est repoussé par Kanzler.

Enfin, le 19 septembre, le Pape écrit au ministre des Armes, lui annonçant qu'il devra déposer les armes après le premier feu : « quant à la durée de la défense, il est de mon devoir d'ordonner qu'elle consiste uniquement en une protestation propre à constater la violence, et qu'elle n'aille pas au-delà ; par conséquent qu'on ouvre des pourparlers pour la reddition aussitôt que la brèche sera faite ». Le Pape va ensuite à Saint-Jean, et bénit les soldats postés sur la place. C'est sa dernière sortie dans sa ville.

La défense des soldats du Pape : un contre dix (19 septembre)

Le matin du 19, l'assaut est donné par les Italiens, qui pénètrent dans Rome par une brèche voisine de la porte Pia. Aussitôt, un ordre du Pape enjoint à ses troupes de cesser le combat. La mort dans l'âme, les hommes se replient place St-Pierre, où ils attendent leur sort. Les zouaves doivent être remis aux autorités italiennes, qui se chargent de les évacuer dans leur pays d'origine. Les zouaves français savent désormais qu'un autre combat les attend sur le sol national.

CONCLUSION

Ainsi, le dévouement des zouaves pontificaux à la cause de Pie IX n'aura pu empêcher la marche de l'Histoire : il fallait que l'unité italienne s'accomplisse, que Rome devienne la capitale du nouvel Etat. Pour autant, leur histoire n'est pas sans intérêt : elle montre la force d'un idéal. Chaque engagement a été une aventure individuelle qui a impliqué des sacrifices. Quelles que soient nos options politiques et philosophiques, il ne serait pas juste de mépriser, et même d'oublier ce qu'ont pu vivre ces jeunes gens. Notre Savoie n'a pas beaucoup compté dans cette histoire : il me paraît encore plus important de sortir de l'ombre la poignée de nos compatriotes qui ont accompli une démarche si particulière, lourde de sens pour eux même si elle allait à contresens de la grande Histoire.

Pascal Durandard